

M. Lefebvre Henri, musique de M. Francis Thomé (7 avril). — THÉATRE ANTOINE : *La Clairière*, comédie en cinq actes, de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves (6 avril). — VARIÉTÉS : *Education de prince*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay (17 mars). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Jean Bart*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Edmond Haraucourt (5 avril).

C'est une pauvre pièce que *Chaperon rouge*. Le conte de Perrault est un chef-d'œuvre, et la prose en est excellente; le conte de M. Lefebvre-Henri est une niaiserie, et les vers en sont médiocres. Il ne faut pas grande imagination pour faire du loup dévorant un militaire séducteur; peut-être des inventions analogues, mais plus ingénieuses, n'étaient-elles, déjà, pas neuves quand, en 1818, Théaulon écrivait *le Petit Chaperon rouge*, opéra-comique dont Boieldieu composa la musique. Et si M. Lefebvre-Henri avait eu, pour la musique de scène qui accompagne sa triste pièce, un collaborateur qui valût Boieldieu, on aurait de quoi se consoler. Mais la musique de *Chaperon rouge* est de M. Francis Thomé! Par bonheur, on l'entend fort peu.

D'ailleurs, Mlle Cora Laparcerie est toute charmante en Mère-Grand, et Mlle Marthe Régnier est fort gracieuse en Chaperon rouge.

MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves ont collaboré, et leur collaboration a été heureuse: *la Clairière* est une pièce des plus intéressantes.

M. Maurice Donnay n'est pas seulement un psychologue ému, il est encore un moraliste intelligent, et ses pièces, pour être élégantes et spirituelles, n'en sont pas moins fortes et irrespectueuses des préjugés. M. Donnay n'est pas dupe de la morale contemporaine, et les institutions qui l'affermissent ne sont guère, pour lui, que des moyens d'opprimer les hommes et de les rendre malheureux et hypocrites. Il est telle comédie de M. Donnay où se trouve la critique la plus juste, peut-être, et la plus saine qu'on ait faite d'une institution sacrée, et qui, sous l'apparence de régler l'amour et de le réduire au respect de la morale et de la religion, assure le maintien des grandes fortunes. Ceux qui aiment sont sympathiques à M. Donnay; et il ne croit pas à la beauté vertueuse des bourgeois, qu'ils soient de la caste nobiliaire ou de la caste industrielle. M. Donnay est dédaigneux des aristocraties et il en sait tout le ridicule et toute la vanité. On comprend qu'il ait été curieux d'écrire une pièce où il dit la cruauté de